

— Alors, bonne chance ! et mettons-nous en route ! fit Adolphe. Ecoutez bien l'itinéraire que je vais vous indiquer. Comme partir de Bezons la Seine se divise en deux bras, vous allez prendre la rive gauche et explorer Bougival, Marly, Port-Marly. De mon côté, je suivrai la rive droite, je visiterai Carrières, Chatou et Croissy. Est-ce bien entendu ?

— Parfaitement, dit l'Amadou, d'un air suffisant.

— Et où nous retrouverons-nous ? interrogea Gringalet.

— Ce soir, au pont du Pecq, à la nuit tombante, répondit le bossu. Maintenant, n'oubliez pas le nom de l'individu à la recherche duquel nous nous attelons.

— Ah ! c'est juste ! s'écria l'Amadou.

— Il se nomme Alfred Morinval, dit Adolphe en appuyant sur chacune des trois dernières syllabes.

— Alfred Morinval ? Parfait ! répéta Gringalet.

— A ce soir ! fit le bossu.

Et les trois hommes s'éloignèrent dans les deux directions qu'ils étaient convenus de prendre.

A deux heures, Adolphe avait déjà traversé Bezons, Carrières et Chatou où il avait pris successivement de minutieux renseignements ; il désespérait de réussir, au moins dès la première journée, lorsqu'il atteignit Croissy.

A l'extrémité de l'avenue de tilleuls qui relie, le long de la Seine, l'ancien Chatou au nouveau Croissy, il aperçut deux ouvriers terrassiers portant sur l'épaule les instruments de leur profession.

— Ah ! dit l'un de ces deux hommes à son camarade, tu travailles chez M. Morinval ! Tu as une rude veine ! Tu ne pourrais pas me faire embaucher ?

Adolphe s'arrêta brusquement et sentit tout à coup son cœur battre d'une violence incroyable.

— Ma foi ! répondit l'autre ouvrier, cela ne dépend pas absolument de moi, mais si tu veux, je parlerai au jardinier...

— Tope ! fit l'autre. Si tu réussis, je paye un litre.

— Convenu, accepta le premier en lui tendant la main.

Ils se séparèrent et prirent chacun une direction opposée.

Adolphe s'attacha aux pas de l'heureux mortel qui était admis à l'insigne honneur de remuer la terre chez Morinval.

Celui-ci s'engageait précisément dans l'avenue de tilleuls qu'Adolphe venait de descendre. Le bossu la remonta avec lui, tourna à gauche en longeant le chemin de fer, et arriva au passage à niveau qui conduit à Chatou.

Au coin de la route se trouvait un café-restaurant où l'on buvait beaucoup. c'était le rendez-vous d'une société assez mêlée, mais où nombre d'ouvriers honnêtes se trouvaient les jours de paie.

— Eh ? la coterie ! cria Adolphe à l'ouvrier, qui allait franchir le passage à niveau.

A cet appel, bien connu dans les chantiers, le terrassier se retourna.

— Tiens ! s'écria-t-il. C'est encore toi, mon petit bosco ? Est-ce que c'est pas toi que j'ai aperçu tout à l'heure sous les tilleuls ?

— C'est bien moi, répondit Adolphe. J'essayais de vous rattraper, mais vous marchez d'un tel pas...

— Je crois bien ! J'ai ma femme et mes enfants qui m'attendent à la maison, et, comme c'est aujourd'hui samedi, jour de p..., je leur apporte mon magot de la semaine.

Votre journée est donc déjà finie ?

— Par extraordinaire, oui, mon petit homme... En bien ! voyons, dis vite, que me veux-tu ?

— Un simple renseignement, mon vieux. Je ne suis pas du pays, j'ai affaire à Marly et je ne sais par où passer.

— C'est pourtant pas malin. Y a un pont qui va de Croissy à Bougival. Y a même au-dessus un passeur, à la hauteur de la Hauteouillère...

— Parfait, dit Adolphe ; mais j'ai une soif de chien. Aussi, si j'osais vous offrir un verre de vin...

— Un verre, c'est pas de refus, fit l'ouvrier avec rondeur.

Adolphe l'entraîna au café et se fit servir une bouteille. Après avoir rempli les verres :

— Alors, dit-il, vous connaissez bien le pays ?

— C'est vrai que v'là dix ans bientôt que j'y demeure.

— Il y a donc beaucoup d'ouvrage, ici ?

— Pas mal, répondit l'ouvrier. L'bourgeois d'Paris achète beaucoup de terrain dans l'bas de Croissy ; il s'fait faire des jardins ; alors, vous comprenez...

— Parfaitement ; mais on ne fait pas des jardins toute l'année, fit observer Adolphe. Vous devez avoir beaucoup de chômage ?

— Pour du chômage, y en a, comme dans tous les métiers. Copendant, j'ai pas à me plaindre. J'ai pour clients les trois plus gros propriétaires de l'endroit.

— Il y a donc de grandes propriétés de ce côté-ci ?

— Certainement.

— Je croyais n'y trouver que des petites maisonnettes de rien du tout.

— Ça, faut dire qu'il y en a plus de petites que d'grandes, mais enfin il y en a des grandes. Savez-vous que celle de M. Morinval, dans laquelle je travaille, vaut au moins trois ou quatre cent mille balles !

— Vraiment ! s'écria le bossu, qui en était arrivé enfin à amener la conversation sur son véritable terrain. Il est donc bien riche, ce monsieur ?

— Il remue l'or à la pelle, tout bonnement.

— Que fait-il donc ? Est-il dans le haut commerce ?

— Lui ! Il est dans les rentes jusqu'au cou.

— Mais comment a-t-il gagné cette fortune ?

— Ah ! je ne sais pas, répondit l'ouvrier. Pourtant, on m'a dit qu'il avait été quelque chose comme avocat ou avoué.

— Est-il aimé dans le pays ? Fait-il un peu de bien ?

— Je ne vous dirais pas au juste. Ce que je vous garantis, c'est qu'il paie bien.

— Ah ! fit Adolphe très attentif.

— Oui, il n'y a qu'une voix là-dessus. Tous les entrepreneurs en sont enchantés et, pour ma part...

— Vous en êtes content ?

— J'crois bien ! Ah ! pour un brave homme, c'est un brave homme ! Et pas fier du tout. Quand il s'promène dans son jardin pendant qu'nous travaillons, il cause avec nous ; s'il fuit un peu chaud, il nous envoie une ou deux bouteilles par un *larbin*. Et quel vin ! mon p'tit bosco. T'as pas d'idée d'ça. Un velours sur l'estomac. Tiens, c'lui qu'nous buvons là n'est pas trop *gnolle*... Eh ben ! c'est d'la ripopée à côté du sien !

— C'est donc un homme généreux, bon ?...

— Généreux, je t'en réponds. Tiens : pas plus tard qu'aujourd'hui, j'travaillais chez lui. Il arrive, il nous regarde et nous dit :

— Vous avez bien chaud, mes enfants ?

— C'est vrai, patron, que j'lui réponds, mais la chaleur, faut savoir la prendre quand elle vient.

— C'est égal, dit-il, comme votre besogne est très-avancée, et comme j'attends quelques personnes, je vous donne congé pour le reste de la journée.

Alors il s'tourne vers son jardinier :

— Victor, qu'il dit, vous paierez à ces braves gens la journée entière.

Là-dessus il nous salue d'un petit geste amical, et il s'en va.

— A la bonne heure ! conclut l'ouvrier en faisant résonner son gousset bien garni. C'est ça un chic bourgeois !

Et il avala d'un trait son second verre de vin.

Le bossu se leva de table, paya la bouteille et sortit.

— Merci, la coterie, dit-il en lui serrant la main, et bonne chance ! Ainsi, au bout des tilleuls, un passeur d'abord, un pont ensuite...

— C'est bien ça. Au revoir, mon p'tit bosco ! La première fois que j'te vois, tu sais que c'est moi qui régale...

— C'est convenu, fit Adolphe en s'éloignant.

Il était tout déconcerté. Les révélations qu'il venait d'obtenir, loin d'être aussi mauvaises qu'il s'y attendait, étaient au contraire excessivement favorable à Morinval. Etait ce bien du même personnage qu'il s'agissait ? C'était probable.